

Dessiner bref en cinq questions

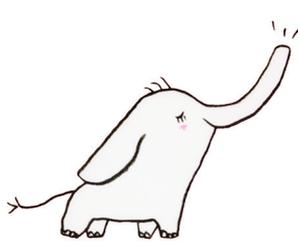
ENTRETIENS AVEC SERGE BLOCH, LIBON, LOUISE MÉZEL ET DELPHINE PERRET

On peut écrire bref. On peut aussi «dessiner bref»... Comme le texte, le dessin peut lui aussi se faire concis, dépouillé. Comment ? Par quel miracle quelques traits de crayon font surgir sur le papier, devant nos yeux éblouis des personnages, des idées, des situations susceptibles de condenser des morceaux bruts de la réalité ? Nous avons cherché à percer le mystère en posant cinq questions à quelques-uns de ces adeptes de l'économie de moyens, de la force du trait, du «less is more». Réponse à quatre voix.



Serge Bloch

Ses personnages ont enchanté des milliers d'enfants, de *Max et Lili* à *SamSam*. Touche à tout génial, il promène son trait malicieux de la presse jeunesse aux grands journaux américains, des affiches du Théâtre Gérard Philipe à la couverture de ce numéro, invente des formes, des collages et des jeux graphiques qui nous émerveillent. (À lire, le dossier qui lui était consacré dans la RLPE n° 277).



Louise Mézel

Formée à l'école Saint-Luc à Bruxelles, passionnée par les éléphants depuis toute petite, Louise Mézel écrit et illustre, notamment, une formidable série destinée aux tout-petits : *Roland Léléfan* (quatre albums parus à la Joie de lire). Elle façonne avec beaucoup de minutie et de tendresse de petits univers patiemment construits à coups de crayons de couleur. On peut suivre Louise et Roland sur Instagram : @mezellouise ou @rolandlelefan



Libon

Libon (de son vrai nom Ivan Terlecki) est un collaborateur régulier du journal *Spirou*, dans lequel il a successivement publié *Jacques : le petit lézard géant*, *Les Cavaliers de l'Apocadispé*, ou le strip *Animal lecteur* (avec Sergio Salma au scénario). Son humour absurde et désopilant fait aussi merveille dans l'improbable série *Traland*, chez Bayard.



Delphine Perret

Diplômée des Arts déco de Strasbourg, Delphine Perret manie comme personne humour et sens de l'épure. Depuis ses premiers albums à l'Atelier du Poisson soluble (*Tout neuf !*, 2002 ; *Les jours bêtes*, 2004), elle nous a offert quelques-uns des albums jeunesse les plus réussis de ces dernières années : les deux volumes de *Björn*, *Une super histoire de cow-boy* (Les Fourmis rouges), *Kaléidoscopes* (Rouergue)...



↑
© Delphine Perret.

On attribue à Napoléon Bonaparte l'adage « un bon croquis vaut mieux qu'un long discours ». Êtes-vous d'accord avec lui ? Si oui pourquoi ?

Serge Bloch : Napoléon n'a pas seulement fait des bêtises, il en a dit aussi ! Pour ma part, je préfère me revendiquer d'autres auteurs... Par exemple, il y a un livre qui m'a beaucoup marqué et que j'avais réussi à faire éditer en français chez Gallimard jeunesse : *Le Jongleur de Notre-Dame*. C'est l'adaptation d'un conte médiéval, par un grand dessinateur américain, R.O. Blechman, actif à New York dans les années 1970-1980. Pour moi c'est un livre parfait, un chef-d'œuvre de minimalisme.

Louise Mézel : C'est un vrai sujet de dissertation ! Si le discours est ennuyeux et pontifiant, oui. Mais je ne pourrais pas trancher si facilement. On a aussi besoin de lire, de voir ou d'entendre une pensée qui se développe. Par ailleurs, je me méfie un peu de ce qu'a dit Napoléon !

Libon : Je ne sais pas si la formule de Napoléon marche 100 % du temps, mais pour retranscrire une émotion, j'en suis persuadé ! Mes personnages ont des gros yeux tout ronds et une grande bouche, ça me suffit pour la quasi-totalité de leurs expressions. Je commence toujours par les yeux et je sais en regardant leur forme si j'ai bon ou pas. Les différences entre des « ronds fous de rage » et des « ronds fous de joie » pourraient souvent se mesurer en fractions de millimètres : deux simples ronds presque identiques.

Delphine Perret : Quelques mots bien choisis valent aussi mieux qu'un long discours ! Cela dépend de ce que l'on dit : une grande épopée a besoin de développements, de densité, de détours. Pour communiquer une idée, certainement

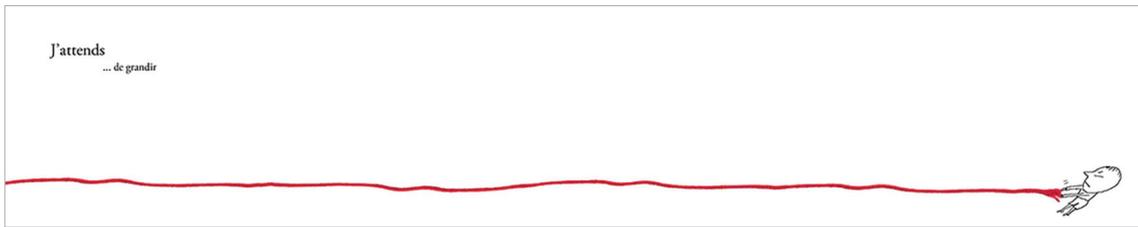
qu'un dessin a des qualités d'immédiateté et de compression de l'information que ne peut pas avoir un texte qu'on déroule, un mot après l'autre.

Souvent, dans votre travail, vous privilégiez un dessin au trait, avec peu de détails, peu ou pas de décors, parfois en noir et blanc. Pourquoi ce choix ?

Serge Bloch : Cela s'est imposé petit à petit. Je suis d'abord un dessinateur avant d'être un coloriste. Fondièrement je suis du côté du trait, c'est comme une écriture pour moi. Aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours dessiné.

J'ai aussi longtemps travaillé pour la presse : je faisais beaucoup d'esquisses, de croquis, et à un moment, je me suis rendu compte que certaines de ces esquisses étaient intéressantes. J'ai une culture du dessin de presse, mes maîtres sont Saul Steinberg, William Steig, Reiser, Brétécher... Travailler pour la presse oblige à être rapide, efficace, à se situer dans une certaine économie, dans tous les sens du terme. On ne peut pas passer trois jours sur un dessin. Mais c'est aussi un choix esthétique. Quand j'ai travaillé avec les directeurs artistiques des grands journaux américains, ils m'ont appris que dans ces grands journaux gris un peu de blanc, de simplicité, fonctionnait bien, comme une évidence. C'est comme ça, petit à petit, que j'ai commencé à enlever tout ce qui m'a paru inutile.

Louise Mézel : J'aime la sensation du crayon bien taillé sur le papier. C'est presque comme si j'écrivais. La couleur joue un rôle important, même si je l'ajoute après. Elle traduit des émotions, un environnement. Dans les albums *Roland Léléfan*, le dessin au crayon évoque l'être, tandis que les couleurs et le blanc de la page transcrivent le rapport au monde. Comme pour une pièce de théâtre, il y a de l'air et de l'espace vide.



↑ ↓ Serge Bloch : *Moi j'attends*, Sarbacane, 2005.

Libon : Dans mes petits univers, un arbre réaliste marche moins bien qu'un arbre dessiné comme un enfant le ferait, avec un tronc et une espèce de nuage vert au-dessus. Un élément de décor comme ça change la façon de lire la scène qui se passe devant ! J'aime écrire des histoires de personnages naïfs, et un dessin un peu maladroit et un peu naïf lui aussi m'aide à enrichir l'univers autour d'eux.

Delphine Perret : Pour de multiples raisons. Je ne sais pas si c'est un choix. C'est mon langage, ce qui correspond à ce que j'ai à raconter.

Il y a quelque chose de jubilatoire à faire un dessin expressif avec deux traits. Je ne sais pas bien pourquoi, au juste. Essayer de dire beaucoup avec peu de moyens est très satisfaisant. Peut-être parce que cela nous ramène au pouvoir premier du dessin : faire apparaître. Deux points, un trait = un visage. C'est un peu magique. C'est l'apparition !

Mais par ailleurs, ne pas occuper tout l'espace, c'est laisser de la place à l'imaginaire du lecteur, le laisser construire le reste. Et aussi probablement, parce qu'un dessin pas complètement terminé est encore idéal ! Notre imagination projette la version la plus réussie du dessin manquant.

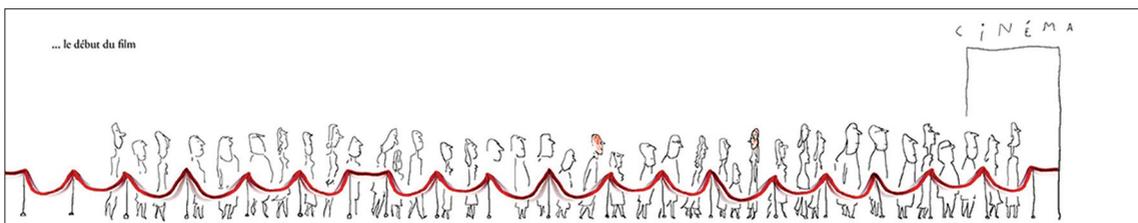
Pouvez-vous nous décrire, en quelques mots, votre processus de travail pour parvenir à cette apparente simplicité ? Procédez-vous plutôt par ajouts successifs ? Ou, au contraire, en éliminant ce qui n'est pas indispensable ?

Serge Bloch : C'est peut-être par naïveté, mais j'ai l'impression que mes dessins sont vivants. C'est la magie du trait. Sans chercher à rivaliser, mais je me sens assez proche d'une certaine esthétique asiatique qu'on retrouve au Japon ou en Corée.

Pour que le trait soit vivant, il faut qu'il soit assez libre, spontané. La pire chose pour moi, c'est lorsqu'on me demande de refaire un dessin. Je cherche d'abord l'expression, l'émotion, avec cette croyance, toujours, que le trait peut être vivant. Soit un dessin est vivant, soit il ne l'est pas.

Souvent, le premier jet est le meilleur, même s'il m'arrive de refaire dix fois. Après, on a quand même quelques outils pour nettoyer un dessin, parfois. Mais je trouve la fragilité de l'erreur intéressante aussi.

Louise Mézel : Pour mes albums *Roland Léléfan*, mes feuilles de travail ressemblent à des prises de notes. Je n'organise pas directement une image. Je dessine sans trop réfléchir, en procédant par associations d'idées et réminiscences. Je laisse les





Delphine Perret : Björn et le vaste monde, Les Fourmis rouges, 2018.

→
Libon : Les
Cavaliers de
l'Acopadispe,
Dupuis.



accidents arriver. Ensuite je scanne tout, je fais une sélection sur l'ordinateur des dessins que je trouve les plus réussis et je les associe entre eux pour reconstruire un sens.

Libon : Ça s'est fait un peu tout seul. Il y a quelques années, mes personnages et mes décors étaient plus fouillés, il y avait des ombres en petites hachures, ce genre de petits trucs partout. Je ne me suis pas réveillé un matin en me disant que j'allais mettre un grand coup de balai dans tout ça, mais je crois que j'ai simplifié sans m'en rendre compte, pour ne garder que ce dont j'ai vraiment besoin.

Delphine Perret : Je recommence beaucoup. Un dessin n'est pas un autre et j'ai souvent une attente précise (qui n'est pas toujours comblée !). Quand on dessine avec peu de moyens, changer un trait peut modifier tout le sens de l'image.

Il y a une chose qu'on retrouve dans le dessin et la peinture en général : savoir quand s'arrêter. À quel moment le dessin est fini. C'est le cas aussi pour le dessin minimaliste. Je pars souvent d'un dessin simple, au plus proche de mon intention. Je vois ce que ça donne, et s'il faut ajouter des éléments. J'aime qu'un dessin se connecte immédiatement au lecteur. Je ne cherche pas à être descriptive, exhaustive.

Le dessin est un outil aux multiples usages, qui peut être au service d'envies très différentes. Moi, il m'intéresse dans ce qu'il a de force évocatrice, d'immédiateté et d'expressivité.

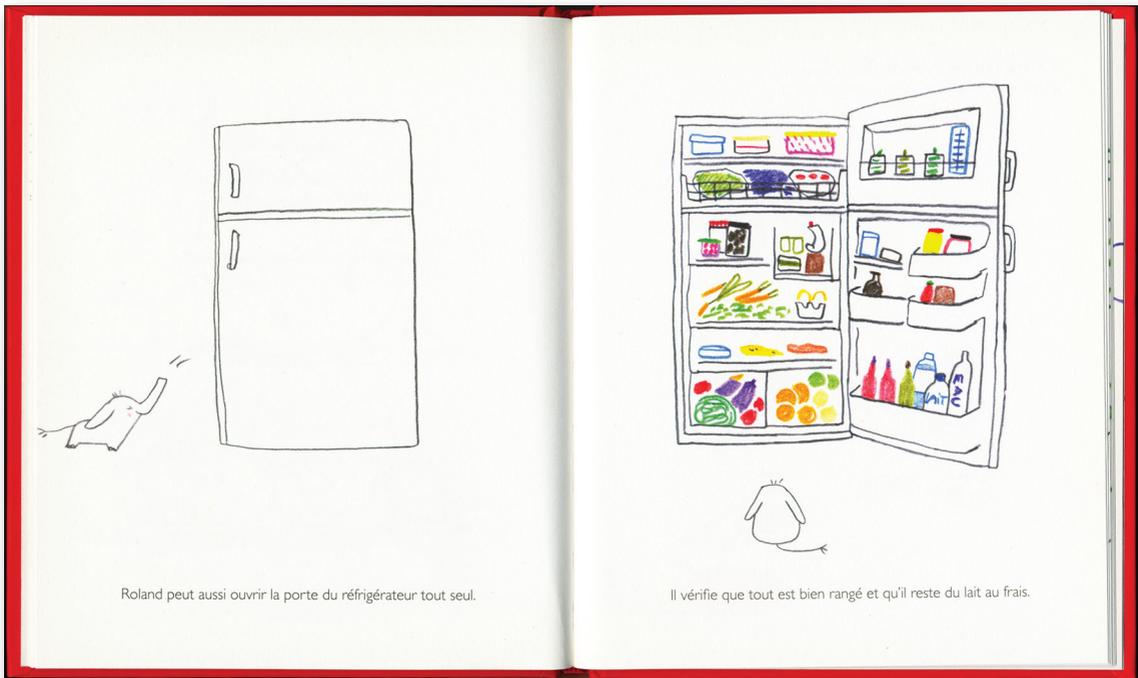
Vous écrivez aussi souvent les textes de vos albums : la brièveté du texte, de l'histoire est-elle également une qualité à vos yeux ? Est-ce que dans certains cas le texte vous paraît superflu ?

Serge Bloch : Quand on fait du dessin d'humour, comme moi, par exemple des gags pour la presse, on réalise qu'une planche peut être résumée en une case. Souvent, on peut enlever la moitié du texte dans une bulle, et c'est mieux. Donc c'est un peu comme pour le dessin finalement. Sempé est à son meilleur quand il est le plus succinct, quand il devient un peu bavard, c'est moins bien.

C'est un plaisir d'illustrer le texte d'un grand auteur, mais quand j'écris et que je dessine en même temps, c'est un grand confort. Écrire et dessiner vont ensemble : comme on marche sur ses deux jambes. J'aime autant travailler le texte que les images.

Louise Mézel : Il s'agit aussi d'un travail avec l'éditeur. Comme mes albums s'adressent aux petits (3-6 ans), on essaie d'être concis. Le texte est une indication par rapport aux images. Il pointe du doigt, attire l'attention. C'est un « plus » qui interpelle le lecteur et met en valeur des mots ou des actions. Il s'agit d'initier à la lecture avant tout.

Libon : Contrairement à moi, mes personnages sont très très bavards dans mes histoires, et je dois lutter pour ne pas remplir mes cases de texte. Trouver LA bonne phrase pour le bon dessin me prend souvent plus de temps que de faire le dessin lui-même ! Faire court est un exercice difficile. Les quelques strips que j'ai écrits dans ma vie m'ont pris un temps fou !



↑
Louise Mézel : Roland Léléfan se présente, La Joie de lire, 2019.



↑
Libon : « La professeure de musique » dans Les Cavaliers de l'Apocadisse, Dupuis.

Delphine Perret : En tant que lectrice, j'aime que le style ne soit pas une démonstration. Qu'il se fasse discret. Mais pas forcément bref.

Quand j'écris, il m'arrive de me laisser emporter par des tournures de phrases qui, à la relecture, se révèlent lourdes ou ampoulées. Ça, je ne le vois pas dans l'instant, il me faut le relire bien plus tard et enlever, alléger, simplifier. J'ai plus souvent tendance à enlever dans le texte que dans l'image.

J'aime beaucoup le rapport texte-image : quand le texte n'est pas le bon outil, parfois l'image l'est, et vice-versa.

Pouvez-vous nous donner l'exemple d'un dessin dont vous êtes particulièrement satisfait.e, dans lequel vous avez réussi à concentrer toutes les couches de sens que vous aviez l'intention d'y mettre ?

Serge Bloch : C'est difficile... Je citerai peut être *Moi j'attends...* Ce livre représente une date importante pour moi, un moment de bascule, celui où j'ai décidé de ne plus écouter les éditeurs jeunesse qui demandaient plus de couleurs, plus de choses...

C'était au tout début des éditions Sarbacane, ils m'avaient envoyé ce texte de Davide Cali, dans lequel je me suis retrouvé. J'ai découvert que pour mieux servir une idée, il ne fallait pas l'encombrer de trop de choses. Comme l'image du fil rouge qui se déroule au milieu d'un dessin très dépouillé. Cela permet aussi au lecteur de rentrer facilement dans le dessin. Et ce livre a eu beaucoup d'échos.

Louise Mézel : C'est un dessin très simple mais j'aime quand Roland ouvre le réfrigérateur dans *Roland Léléfan se présente*. C'est important de choisir ce que l'on mange, à tous les niveaux. Et d'ouvrir des portes aussi... Le réfrigérateur qui contient de la nourriture évoque pour moi le livre qu'on ouvre et qu'on ferme (*Roland Léléfan bouquine*) ou le coffre aux trésors (*Roland Léléfan se déguise*). À mes yeux, ce dessin est une métaphore de la vie.

Libon : Ça arrive toujours par surprise. J'avais eu une idée rigolote à la fin d'une histoire où la vieille professeure de musique de trois enfants avait disparu par leur faute. Incapables de la retrouver, ils paniquent et décident de la remplacer. Ils dégui-

sent l'un d'entre eux avec ce qu'ils ont sous la main (ils sont en forêt, c'est un déguisement catastrophique) et le chef de la bande lui dit : « Vas-y, fais une tête de prof de musique ». En écrivant la scène, je trouvais l'idée super marrante. Ça n'a pas « une tête », un prof de musique, et imaginer que pour un de ces enfants ce soit la condition pour que leur plan marche, c'était parfait. Et il a fallu dessiner la scène et « la tête ». Je pouffais devant ma feuille en le dessinant, mon petit bonhomme faisait ce qu'on lui demandait, avec des feuilles en guise de perruque. C'est un dessin que j'aime beaucoup, c'est le désespoir et l'espoir en même temps dans un trop petit bonhomme.

Delphine Perret : Ce sont souvent les croquis, les premiers jets, les dessins sur un coin de feuille, car il n'y a pas d'enjeu à ce moment-là, et tout est encore en promesse. Recommencer offre la possibilité d'améliorer mais c'est aussi le risque de figer.

Trouver l'idée et la manière de la retranscrire au mieux sont les moteurs de mon rapport au texte et au dessin. Le temps passé à mettre en forme va dépendre de ma capacité à atteindre mes objectifs... ou à accepter le fait de ne pas y arriver tout à fait.

Ce peut être source d'extrême frustration ou de grande jubilation.

Mes dessins préférés sont souvent ceux qui arrivent par surprise.

Tiens, il est là, celui-là ? ●



↑ Delphine Perret.